

De Mallinckrodt (1821-1874)

(Suite)

Pendant les trois années que Mallinckrodt passa en dehors de la politique, la guerre danoise et la guerre autrichienne avaient dévoilé les tendances de Bismark, et fait comprendre aux catholiques que la guerre religieuse allait commencer, et qu'il fallait grouper leurs forces. Mallinckrodt ne pouvait donc résister plus longtemps aux prières de ses amis, et les électeurs Westphaliens l'envoyèrent en 1867, à la Diète fédérale de l'Allemagne du Nord.

Mallinckrodt reparut avec un esprit mûri par l'expérience et l'étude, et une foi que les circonstances rendaient plus vive. Il trouva à la Diète la plupart de ses anciens amis, et parmi les hommes nouveaux, un député presque lilliputien, le célèbre Windthorst, qui le séduisit au premier coup d'œil.

Lorsque Mallinckrodt monta à la tribune du Reichstag, les ministres étaient nerveux et inquiets. On avait un peu oublié ce qu'il était. Soit que les questions se prêtassent mieux à son talent oratoire, soit qu'il eût encore développé ses facultés naturelles pendant sa retraite, son premier discours fut un triomphe. Les vétérans de son parti étaient éclipsés, et ses adversaires les plus éminents avaient trouvé leur maître. Bismark, en particulier, ne s'était pas attendu à ce coup de canon, suivi de bien d'autres qui lui firent tinter les oreilles.

L'éloquence de Mallinckrodt était si puissante et avait un caractère si personnel qu'elle méritait d'attirer l'attention. Voici le portrait qu'en fait la notice biographique à laquelle nous empruntons ces détails.

Les Latins définissaient l'orateur : *vir probus, dicendi peritus*. Mallinckrodt remplissait admirablement cette double condition.

Vir probus ! Il s'appelait lui-même en souriant « un honnête ultramontain, » et jamais adversaire n'eût osé mettre en doute la sincérité de ses convictions et la loyauté du Centre. Le « Caton du Centre, » il l'était aux yeux de tout le monde.

Habile à bien dire ! Un petit nombre de ses compatriotes l'ont été au même degré que lui, aucun ne l'a surpassé.

C'est une singulière chose qu'un orateur allemand. On a quelque fois comparé Mallinckrodt à Berryer ou à Montalembert, c'est-à-dire aux deux hommes qui ont peut-être le mieux incarné l'éloquence française en ce siècle. Non seulement cette comparaison cloche comme tous les rapprochements de ce genre, elle ne se soutient même pas. Aussi éloquent que ces deux maîtres de la tribune, Mallinckrodt ne leur ressemblait que de fort loin. Il n'avait ni ces grands mouvements qui secouent et électrisent, ni ces éclairs qui éblouissent et foudroient, ni cette fougue impétueuse qui nous emporte haletant comme l'aigle enlève ses petits. Ce n'est pas ainsi que procède l'éloquence propre au génie des races germaniques. A part l'abbé Schulte, mort récemment, les Chambres de Berlin n'ont pas connu d'orateur catholique au sens français du mot. Mallinckrodt se distinguait par d'autres qualités moins brillantes, sans doute, mais plus solides, par contre.

Il était avant tout un redoutable logicien. Nul ne savait comme lui tirer d'un principe tout ce qu'il contenait ; personne n'enchaînait, avec autant de rigueur, la série de ses déductions. La trame de ses discours était si serrée